Soun arriba dins un palais:

— Janeto, auras ço que te plais.

— Vole, ieù, estre la plus bello
Entre touti li damisello.

Lou rei mando soun courdurié Qui bouto au travai sis oubrié. l'an courdura 'n bel abihage De la coulour dou verd fuiage.

Despièi se dis dins l'univers: Janeto dou coutinoun verd Èro bessai qu'uno pastresso, Lou rèi n'en fague sa mestresso.

FELIX GRAS.

Ils sont arrivés dans un palais:—

Jeannette, tu auras ce qui teplaira.—

Je veux, moi, être la plus belle—

Entre toutes les demoiselles.—

Le roi mande son couturier — Qui met au travail ses ouvriers. — On lui a fait une belle robe — De la couleur du vert feuillage.

Depuis on dit dans l'univers: — Jeannette du Cotillon vert — N'était pourtant qu'une bergère, — Et le roi en fit sa maîtresse.

F. G.

Avignon, 1883.

Ces deux chansons ont été dites pour la première fois aux félibrées d'Avignon des 13 et 14 janvier 1884.

LES CONTES PROVENÇAUX

D'ANSELME MATHIEU

- TRADUCTION FRANÇAISE D'ERNEST BERTRAND -

AVANT-PROPOS

Depuis le bon roi Réné, il est de coutume en Provence que les gens qui ne font pas grand chose vont, lorsque les feuilles des vignes sont tombées, boire le solcil au bon moment du jour ; et tous, hommes et femmes, garçons et filles, y sont heureux comme le poisson à la source.

Les garçons jouent, rient, sautent et se visent pour se lancer des pierres ; les filles et les femmes filent en riant aux éclats et les vieux disent des contes rappelant de loin en loin les grandes guerres des temps passés.

Dans mon petit village on va aussi se mettre au soleil d'hiver, et là aussi on raconte des histoires qui font les délices de l'assistance et la gloire du conteur.

Il m'en est resté assez en mémoire que je vais essayer de vous dire. Si elles vous plaisent, je serai plus que content.

LES LAPINS DU ROI

Quau dono i paure, Dono à Dièu!...

Une fois, il y avait un roi qu'on appelait monsieur Sire.

Ce roi avait une fille belle comme le jour et gentille comme un sou. Aussi, le dimanche, à la sortie de la messe, faisait-elle envie à plus d'un.

Lorsque sa fille fut grande et d'âge à marier, le roi fit tambouriner par coins et recoins que celui qui lui garderait ses lapins aurait sa fille en mariage.

Les vieux généraux d'armée, les maréchaux à barbe grise retirèrent leur enjeu; les jeunes diplomates se rongèrent les moustaches et les fendants de grand nom restèrent tout interdits; car le roi avait donné sa parole que, s'il en manquait seulement la queue d'un, il brûlerait les reins au gardien!

Les envieux écoutaient et n'osaient pas parler; cependant le faraud de la veuve Mourguete risqua le coup.

Un beau matin, sa mère le trouva endimanché, garnissant son panier de provisions pour partir.

- Où vas-tu, faraud? lui dit la veuve.
- Je vais garder les lapins de monsieur Sire, mère. Si je gagnais la fille comme vous seriez contente, vous n'auriez plus à craindre pour vos vieux jours. Je suis un bon gardien, comme vous savez; j'ai gardé les dindes, gardé les brebis, les chèvres folles et les bœufs difficiles à tenir, et je ne garderais pas les lapins? Ça serait trop fort!
- Ah! ça, voyons, hargneux, lui dit sa mère, vas te déshabiller et vas-t-en travailler la terre, va, tu gagneras bien mieux.
 - Oh! il n'y a pas à dire, mère, quand tout devrait casser il faut que j'y aille

LI LAPIN DOU RÈI

Uno fes l'avié un rèi que ie disien moussu Sire, qu'avié uno chato bello coume lou jour e bravo coume un sou.

Tambén, lou dimenche, à a sourtido de la messo, fasié lingueto en mai que d'un.

Quand la chato sieguè d'age à marida, lou rèi faguè troumpeta per caire e pèr cantoun qu'aquèu que ie gardarié si lapin, ie dounarié sa fiho en mariage.

Li vièi generau d'armado, li manescau à barbo griso retirèron sa misso; li jouine diploumat se rousiguèron li moustacho, e li fandan de grand noum restèron merdo encoulaire; car lou rèi avié douna sa paraulo que se n'en mancavo soulamen la co d'un, brularié au gardian li sèt courejo!

Lis envejous fasien l'escouto e n'ausavon heca; pamens, lou farot de la véuso Mingueto asarde lou paquet.

Un beu matin, sa maire l'atrouvé endimencha que garnissié sa biasso per parti. — Mounte vas, farot, je fai la véuso.

— Vau garda li lapin de Moussu Sire, maire; se gagnave la fibo, comme sarias countento; n'aurias plus à vous esmoure pèr vòsti vièi jour. Siéu un bon gardian, comme sabès ; ai garda li dindo, garda l'avé, li cabro boulegueto, e lí brau defecile à remouchina, e gardariéu pas de lapin?... Sarié trop fort!

-Ah! ço, vai Pechinchin, ie ven sa maire, vai te desabiha, vai, e marcho-t'en fouire, que gagneras mai.

- Oh! i'a pas de mitan, maire, quand tout petèsse faut que i'ague, e qu'adugue la chato.

et que j'amène la fille. Vous pouvez nettoyer, mère : Dimanche prochain la belle princesse sera dans notre maison.

Et, sans plus dire, le faraud se dirigea vers le château royal.

Le long du chemin, il rencontre un homme et une femme qui demandaient leur pain. Comme le garçon grignotait une fougasse, on lui demande un morceau de pain au nom de Dieu.

- Je ne peux pas vous donner, répond le faraud.
- Il y a troisjours que je n'ai rien mangé, dit la femme, je n'en peux plus je meurs d'inanition; jeune homme, ayez pitié de moi.
- Menteuse, tu n'as pas les dents assez longues et elles sont trop blanches pour ça; et puis, ajouta le faraud, tu es restée trois jours, tu peux rester demiheure de plus. Quand on a passé la mer, on peut passer le Rhône. Le village n'est pas loin, il y a des gens qui te donneront là-bas. Mes provisions sont trop maigres, nous sommes aux grands jours et le chemin est long.

Cela dit, le faraud lui tourne les talons et s'en va en grommelant: Eh bien, tu vois, je vais lui donner ma *fougasse*, puis après je mangerai du vent et de la mousse, moi!

Il chemine encore. A force de marcher, il arrive enfin à la porte du château, il frappe et on vient lui ouvrir.

- Bonsoir, tous, et la compagnie, dit le faraud... Cet homme n'y est pas?
- Quel homme? lui répond la servante.
- Voyez la, hein! il semble que vous ne le savez pas quel homme.... hé! monsieur Sire, pardi! Je viens lui garder ses lapins.
 - Ah! tu es brave, faraud... je vais lui dire tout de suite.

Et le Roi prévenu le fit bien souper.

Le lendemain matin, on lui donna dans un grand panier sept lapins bien comptés: Blanquet, Noiret, Rousset, Rapiécé, Museau-Blanc, Courte-Queue et Garrigou.

Poudès escura, maire, dimenche que vèn la bello princesso sara dins noste oustau; e sens mai lou farot s'adraio vers lou castèu reiau.

De-long dou camin, rescontro un ome em'uno femo que demandavon soun pan; coume lou drole grignoutavo une fougasseto, ie demandon un tros de pan au noum de Γ iéu.

- Pode pas vou douna, ie respon lou farot.
- l'a tres jour qu'ai rèn manja, azardè la femeto, n'en pode plus; more d'anequeli, jouvent agues pieta de iéu.
- Messourguiero, as li dênt pas proun longo e trop blanco per acó, e piei, ajusto lou farot, s'as resta tres jour pos ben resta miech-oureto de mai; quand aves passa la mar poudes passa lou Rose. Lou village es pas liuen, u'i'a que vous dounaran, alin. Ma biasso es trop pichoto; sian i grand jour, e lou camin es long.

Acò di, lou farot le viro li taloun, e s'enval en roumiéutejant: Eh o! tè! le vau bala ma fougasseto, pièl goustaral de regardello.

Camino, e camino que caminaras! A forço de camina arrivo à la porto dou casteu; pico, fe ie venon durbi.

- Bon vèspre, touti, à la coumpagno ; digue lou farot. Aquel ome i'es pas?
- Quinte ome, le respond la servicialo?
- Ve-la, ve! semblo que lou sabes pas, quinte ome..... Moussu lou rei. Ie vene garda si lapin.
 - Ah! sies brave, farot; ie vau dire tout d'un tems...
 - E lou réi, prevengu, iou faguè ben soupa.

L'endeman de matin, is dounon dins un tareirou set lapin ben coumta, blanquet, negret, rousset, pedassa, mourre blanc, courto co, garrigau.

- Prends-bien garde, lui dit-on, de ne pas en perdre; car s'il t'en manquait ce soir seulement la queue d'un, on te brûlerait les reins.
- Oh! je le sais, dit le faraud. Soyez tranquille, il ne m'en manquera point.

Et la besace bien garnie, son panier de lapins sur l'épaule, il gravit la montagne en sifflant.

Arrivé sur le plateau, il décharge ses lapins, ouvre le panier et prrrt! prrrt! l'un après l'autre s'enfuient dans le bois. Et voilà les lapins partis.

Mais sur le soir, quand il fallut les rassembler, il eut beau piétiner les plantes de thym et les touffes de buis, lancer des pierres dans les arbrisseaux sauvages, le pauvre garçon n'en découvrit pas la queue d'un. Et sot comme un renard qu'une poule aurait pris, il s'en retourna tête basse, ainsi qu'un chien qui a laissé son maître.

Arrivé au château, les gens du Roi avaient déjà soupé et l'attendaient accoudés sur la table, en causant.

En le voyant entrer, vous n'auriez pas dit qu'il avait encore son âme, tant son cœur battait vite.

- Eh bien! mon beau faraud, lui dit la servante en riant, où sont tes lapins?
- Ils m'ont échappé!
- Ils t'ont échappé!.. mais tous?
- Oui, tous.
- Eh bien, tu est joli et tu peux te faire friser. . Allons, petit, donne-moi la pelle.

Aussitôt dit, le marmiton fourre dans la braise la grosse pelle de la cuisine qui fut bientôt rouge. Les valets attrappent le pauvre garçon, le couchent sur la table, et sans pitié, lui brûlent les reins.

Il fallait le voir, le faraud, comme il rechignait, comme il soufflait, comme il criait et surtout comme la chair crépitait. On aurait dit d'un maréchal brûlant le pied d'un mulet.

- Douno-te siuen, ie dison, de n'en ges perdre, car se te n'en manco aniue soulamen la co d'un, te brulon li sèt courrejo.
- O, lou sabe, diguè lou farot ; siegués tranquile, me n'en mancara ges.

E, la biasso ben garnido, soun tarciron sus l'espalo, enrego en siblant la garrigo. Arriva sus lou planet, descargo; alargo si lapin, e put, put! un après l'autre s'enfuson dins lou bos, e bello finido.

Mai, sus lou vèspre, quand faugue pièi lis acampa, n'en trapejè de ferigoulo e de badafo; n'en bousque, de tousco d'avaus e de mato de bouis; fin-qu'à la negro mine n'en jitè de caiau e de maugrabiéu; mai, paure! n'en destousque pas la co d'un. E sot coume un foun-déire, s'entourne, la testo souto coume un chien qu'a leissa soun mèstre.

Arriva au castèu, li gent dou rei avien soupa, e l'esperavon, acouida sus la taulo, en parlant. En lou vesent rintra, n'aurias pas di que l'amo èro siéuno, tant tout soun cors fasié tres-tres.

- Eh ben! moun beu farot, ie fai la servicialo en risent, mounte soun ti lapin?
- M'an escapa!
- T'an escapa! mai, touti?
- O, touti.
- Eh ben, sies poulit! pos te faire frisa. An, daut! pichot, mete la paleto.
- E taut leu di, lou miarro fourro dins lou recalieu la grosso paleto de la cousino, que siegue leu roujo; li varlet l'aganton, lou couchon sus la taulo, e, sens pieta, ie brulon li set courrejo.

Falié lou vèire, lou farot, coume repetejavo, coume tubavo, coume bramavo, e subre-tout coume li courrejo petejavon; aurias di un manescau besusclant li bato d'un miòu.

Pour retourner, le chemin fut long. Il en fit des Aie! Aie! Cependant, clopinclopant, il arrive à la maison où sa mère, en le voyant ainsi, lui crie:

— Je te l'avais bien dit, que cela t'arriverait, têtu, qui ne veut faire qu'à ta tête!

Et, pour toute semonce, la pauvre mère court vite lui faire bouillir de l'écorce de sureau.

Mais lorsque son frère le vit ainsi tout brûlé:

— O grand maladroit de flemard! lui dit-il, tu n'auras donc jamais de biais?... Ne pas savoir garder des lapins!... Tu n'as pas honte, à ton âge... J'irai, moi et tu verras.

La pauvre mère eut beau prier, pleurer, supplier, le jeune garçon l'avait dit, il partit.

Vous saurez donc qu'avec l'aube riante, le lendemain, le jeune fils de Mourguete, moitié gai et moitié pensif, trottait sur le chemin poussiéreux.

Au bout d'un certain parcours, il rencontre aussi un homme avec une femme qui demandaient leur pain.

La femme lui demande:

- Un morceau de pain, au nom de Dieu. Il y a trois jours que je n'ai rien mangé. Je n'en puis plus et meurs d'inanition, avez pitié de moi.
- Hélas! pauvres gens, répond le garçon, nous sommes aux grands jours, le chemin est long; mais tenez, voilà mes provisions, et quoiqu'elles soient petites, bon bien vous fasse... moi, j'attendrai; ce soir, ie souperai mieux, car où je vais il ne fait pas froid et assurément la table sera bonne.
 - Eh! où vas-tu? lui dit l'homme, qui s'était un peu rassasié.
- Je vais garder les lapins de monsieur Sire. Monfrère y était allé et n'ayant pas su faire, je lui ai dit qu'il était maladroit, que j'irais à mon tour et qu'il verrait. Cela me donne assez de souci, que voulez-vous? J'ai peut-être eu la langue trop longue, mais c'est ainsi et j'y vais, arrivera ce que le bon Dieu voudra.

Pèr s'entourna, lou camin sieguè long; n'en faguè de ai e de houi. Pamens, balin balan arrivo à l'oustau. Sa maire en lou vesènt rampous ie fai:

-- Te l'aviéu bèn di qu'acó t'arrivarié, testard, que voulès jamai crèire que vosto tèsto; E pèr touto semounço, la bono maire cour vite ie faire bouli de rusco de sambu.

Mai quand soun fraire lou vai vèire ansin tout besuscla:

-- O grand sang-fla mourigue-rege! n'auras dounc jamai ni biais ni biasso? Pas saupre garda de lapin! as pas crento, à toun age! l'anarai, iéu te veiras.

La pauro maire aguè beu prega, ploura, suplica, lou jouine l'ague di : pratigue.

Saubrés dounc qu'emé l'aubo risouleto, l'endeman, lou jouine de Mingueto, mita galoi e mita pensatiéu, troutavo sus lou camin poussous.

Au bout d'uno estirado, rescontro tourna-mai un ome em'uno femo que demandavon soun pan. La femo ie demando:

- Un tros de pan, au noum de Diéu; i'a tres jour qu'ai ren manja, n'en pode plus, more d'anequeli; agnés pieta de iéu.

— Pecaire, pâuri gent, fague lou drole, sian i grand jour, lou camin es long, mai, tenes vaqui ma biasso: e s'es pichouneto, bon ben vous fague, iéu esperarai. Aniue souparai. mieus, car mounte vau ie fai pas fre, e de-segur la taulo sara bono.

- Eh! mounte vas? ie fague l'ome que s'éro un brieu rassasia.

— Vau garda li lapia de Moussu Sire. Moun fraire i'èro ana, n'avié pas sachu faire, j'ai di qu'éro un sènsbiais, que i'anariéu, e que veirié. Acò me douno proun de tablaturo, que voulès; ai belèu agu la lengo trop longo, mai acò 's ansin, e ie vau: arrivara co que lou bon Diéu voudra.

— Je vois que tu es un brave garçon et, pour cela, tiens, mon ami, voici un sifflet. Lorsque tu voudras rassembler tes lapins, tu n'auras qu'à siffler, et sur-le-champ les lapins viendront à ta rencontre.

Le garçon prend le sifflet, lui dit merci et tous trois se font leurs adieux; puis chacun part de son côté.

Le jeune fils de Mourguete arrive au soleil couchant devant la porte du château; il entre, explique sa venue, est bien vu au château, comme l'avait été son frère, et le lendemain on lui donne aussi sept lapins: Perce-Buisson, Rabastin, Coureur, Fureteur, Roucassié, Griset, et Pétachin. Avec eux le garçon gagne la crête de la montagne et les lache en liberté.

Cependant, quand dix heures arrivent, le jeune homme essaie le sifflet. Il siffle et les lapins, comme l'avait dit le mendiant, au signal du divin instrument (car les deux pauvres qui demandaient ainsi leur pain étaient le bon Dieu et la Sainte-Vierge) les lapins tournent autour de lui, soumis comme de blancs agneaux.

De là vient le dicton:

« Donner aux pauvres, c'est donner à Dieu ».

Content comme un oiseau dans l'air, dès que vint la nuit, le garçon s'en retourne avec les lapins qui sautent devant lui et les gens ébahis s'arrêtaient partout, émerveillés à la vue de ce spectacle.

Le roi sut tout, tint sa parole et lui donna sa fille en mariage et il m'a été dit qu'ils vécurent longtemps ensemble, heureux comme des rois.

EUGÈNE BERTRAND, 1883.

- Vese que sies un brave drole, tè, moun ami, vaqui 'no sibleto, e quand vou iras acampa ti lapin, n'auras qu'à sibla, e, sus lou cop, li lapin te vendran à l'endavans.

L'enfant pren la sibleto, ie dis gramaci, e touti tres se fan sis à-Diéu-sias. Pièi, cadun tiro de soun caire.

Lou jouine de la Mingueto arribo à soulèu tremount davans la porto dou castèu; intro, esplico sa vengudo. Coumo soun fraire, es bèn vist au castèu, e l'endeman le dounèron sèt lapin trauco-bouissoun, rabastin, courriou, furetoun, roucassié, griset e petachin. Em'aco, lou drole gagno li crestèn, e ii bandis en liberta.

Pamens, quand venguè eiça sus li dès ouro, lou drole assajo lou slblet, siblo, e li lapin, coume avié di lou paure, au cop dou divin estrumen (car li dous paura qu'ansin demandavon soun pan, èro lou bon Diéu emé la Santo-Vierge), li lapin ie viron à l'entour, soumés coume de blancs agnèu.

D'aqui vèn lou dire que se dis : Douna i paure, es douna à Diéu.

Countent coume un miquelet, à l'intrado de la niue lou drole s'entournavo, li lapin ie autavon davans, e li gent aplanta s'arrestavon merevina de veire aco.

Lou rei saché tout, tengue sa paraulo, le doune sa fiho; e m'es esta di que visquèron long-tems, urous coume de rei.

ANSELME MATHIEU, 1879.